

# DÉTROMPEZ-VOUS !

Claire Pourtier

Éditions ThoT  
Nouvelles



Tout a commencé dans les années soixante-dix, quand un jeune et beau militaire issu d'une famille pied-noire échouée sur les côtes méditerranéennes fit la rencontre d'une jeune hippie en robe à fleurs qu'un bélier prénommé Belzébuth suivait comme son ombre dans les ruelles ensoleillées d'un village provençal. Ce pourrait être le début d'une de mes nouvelles, mais c'est en réalité l'histoire vraie de la rencontre de mes parents, étrange union grâce à laquelle je vis le jour il y a trente et un ans déjà. Après des études littéraires entre Aix-en-Provence et l'île de La Réunion, j'obtiens un master professionnel en coopération linguistique et éducative. C'est en tant qu'enseignante de français langue étrangère que je pars travailler au Mexique, puis en Équateur et au Maroc. Récemment, j'ai voyagé de la Patagonie jusqu'au Mexique pour explorer les Andes et chanter le folklore argentin, accompagnée de guitaristes itinérants. Lorsque je ne suis pas nomade, j'enseigne le français aux étudiants de l'Alliance française de Grenoble. Régulièrement, je rentre au pays, comme on dit, dans le Verdon où j'ai mes racines. Là-bas, il y a un lac dans lequel j'ai appris à naviguer et à nager. J'ai découvert la lecture dans la bibliothèque de mes parents où il y avait des livres de Barjavel, Kundera et des *Rubrique-à-brac* de Gotlib. C'est un songe qui a été le point de départ de ces nouvelles.



## EST-CE QUE TU M'AIMES ?

« Est-ce que tu m'aimes ? » lui demande-t-elle.

Lui, il ne répond pas, il ne répond plus, enfoncé dans son fauteuil, son regard hypnotisé par les flammes qui dansent dans l'âtre.

Elle, dans le fauteuil d'à côté, tournée vers lui, légèrement soucieuse de voir qu'entre eux s'imisce un froid saisissant et compact que ni la chaleur du feu, ni son éternel questionnement ne parviennent à faire fondre : « Est-ce que tu m'aimes ? »

Mais elle n'obtient pour toute réponse que celle du brasier, un doux crépitement.

Ses souvenirs se succèdent et s'enchaînent dans un enchevêtrement non chronologique, tout se bouscule dans sa mémoire chaotique, le sublime le triste, tout s'emmêle, la tête lui tourne.

Sa gorge se serre et elle se sert un verre, cul sec !

Cette distance qui la sépare en apparence d'un mètre, à peine plus, de cet homme avec qui elle a tant partagé, lui paraît à

présent infranchissable, il est devenu inatteignable et le temps où ils partageaient, irrécupérable. Car ils partageaient tout, leur lit, leurs amis, la famille, l'argent, l'appartement, les tâches ménagères, la poire en deux, chacun admettant les concessions nécessaires à l'épanouissement de leur couple. Mais voilà, après la phase de l'épanouissement vient celle du flétrissement où l'amour s'évanouit et où l'on se ment. On ment à l'autre, on se ment à soi-même aussi...

De nouveau, cul sec, et elle se jette dans le tourbillon de ses souvenirs récents.

Quand tout cela avait-il commencé au juste ?

Un matin comme les autres il y a environ un an. Une matinée banale, il prend sa douche pendant qu'elle prend le temps de penser en beurrant du pain grillé... En entendant le bruit de l'eau couler dans la salle de bain, elle plonge dans ses souvenirs. C'était quand la dernière fois qu'ils avaient pris une douche ensemble ? Elle cherche tellement fort qu'elle arrête de beurrer ! Émerge de sa mémoire une compilation des différents moments passés sous le jet, leurs corps humides et ruisselants se frottant. Elle s'affole, non seulement aucune image nette et définie de la dernière fois, mais impossible aussi de dire si cela remontait à un mois, six mois, un an. L'inquiétude la submerge, et comme l'eau s'arrête de couler dans la salle de bain, elle tente de reprendre contenance dans la cuisine.

Il entre. Elle sourit. Il s'assoit. Elle lui tend les tartines beurrées. Il n'a plus qu'à y appliquer les confitures de son choix. Elle observe avec une distance étrange ce rituel matinal qui est devenu avec le temps une mécanique bien huilée dont les rouages bien beurrés semblent fonctionner seuls, de façon automatique, telle une machine qui n'a plus besoin de l'impulsion humaine. Face à l'ampleur du vide, elle est prise d'un vertige, elle se sent tomber et dans cette chute, elle réintègre son corps et cette scène dont elle était devenue la simple spectatrice. Redevenue l'actrice, elle improvise et réplique : « Et si on faisait un enfant ! »

Il manque de se noyer dans sa tasse de café. Il tousse. Il ouvre de grands yeux, elle attend la suite. Il pose sa tasse, il bredouille des mots comme « précipité, maintenant, réfléchir, l'heure, en retard, à ce soir, on en reparle », puis il se lève, l'embrasse sur le front et avant de quitter la pièce lui envoie un dernier regard accompagné d'un « je t'aime ».

Elle reste assise dans sa cuisine un moment sans bouger, satisfaite d'avoir enrayé la mécanique avant qu'ils ne soient devenus des machines automatisées par le quotidien. Elle soupire de soulagement et de fierté, un enfant ! Quelle trouvaille ! Cela ne lui avait jamais effleuré l'esprit jusqu'à présent, ça n'avait jamais été un sujet de conversation abordé sérieusement entre eux. Ils étaient convaincus tous les deux que les enfants c'est bien, mais chez les autres. Ça lui était

venu d'un coup comme ça et ça avait eu l'effet escompté, l'effet d'une bombe au petit déjeuner.

« Est-ce que tu m'aimes ?... »

Le soir, il semblait avoir digéré ses tartines minées, ils se lancèrent ensemble dans l'aventure de la procréation. L'aventure n'est pas peu dire, car au bout de plusieurs mois d'acharnement pour la reproduction, la tierce personne attendue n'arrivant toujours pas, ils se tournèrent vers la médecine.

Le docteur qui les accueille les prie de s'asseoir. Il sourit, il a l'air bienveillant, rassurant, ses cheveux blancs laissant apparaître son crâne, il a l'air d'un vieux sage, le grand-père idéal pense-t-elle. Il leur explique en détail les différents traitements, la patience qu'il faudra, la rigueur aussi et surtout ne pas désespérer durant les mois qui allaient venir. Elle se sent en confiance et serre la main du futur géniteur qui se contente d'écouter sans mot dire.

Puis il la laisse avec le docteur pour un examen gynécologique et va se chercher un café à la machine. Mais le gobelet se présente mal, il sort en biais et le café se répand partout. Finalement le gobelet chute au sol dans une flaque noire. Il reste figé devant cet évènement apparemment anodin, mais qu'il ressent comme un signe de mauvais augure. Et alors qu'il observe sans bouger la tache de café s'agrandir sur le sol blanc, une voix l'extirpe de sa contemplation. C'est la voix d'une femme en blouse blanche,

sa peau est noire comme le café, il est sidéré, il est tout aussi contemplatif, mais brusquement tente de se reprendre.

— Ça va, monsieur, vous êtes tout pâle, vous ne voulez pas vous asseoir une seconde ?

— Ça va oui, mais le gobelet est mal... et puis le café... partout... je suis désolé.

— Ce n'est rien, asseyez-vous, je m'en occupe, ce n'est rien.

Alors il reste assis, il la regarde s'éloigner puis revenir, comme hypnotisé par sa démarche. Il la regarde nettoyer le sol sans pouvoir parler ou bouger, il se sent ridicule, il veut dire quelque chose. Soudain la porte du cabinet du docteur s'ouvre, elle sort le sourire aux lèvres, se dirige vers lui et l'emporte par le bras dans un flot ininterrompu de mots vers la sortie. Les mots que lui-même allait prononcer se perdent, il n'y a plus de place pour ses propres mots et de toute façon l'interlocuteur auquel ils étaient destinés est déjà loin derrière. Il se retourne avant de franchir la porte et emporte avec lui le souvenir d'une femme dont la couleur café rend sa blouse plus blanche que toutes les autres.

— Est-ce que tu m'aimes ?

Allongée sur le lit les jambes en l'air contre le mur, elle le regarde et le voit à l'envers, debout en train de se rhabiller.

— Bien sûr... dis donc, tu n'as pas vu ma chemise bleue ? Elle est rêveuse, il trouve sa chemise bleue.

— Comment on va l'appeler ? Si c'est une fille je pensais à...

— Attends déjà que le traitement agisse, rien n'est encore joué là.

— Joëlla ! Quelle bonne idée, chéri ! Mais tu as raison, j'ai rendez-vous cet après-midi, on verra ce que dit le docteur.

— Cet après-midi ? À quelle heure ? Je t'accompagne si tu veux.

— Bah, ce n'est pas vraiment nécessaire, tu sais, c'est une visite de routine...

— À quelle heure ?

— 15h30.

— OK, à tout à l'heure, je te retrouve directement là-bas.

— Et, mais ton travail ?

15h30, dans l'hôpital.

Elle arrive, il est déjà là en train d'attendre près de la machine à café. Il a l'air impatient et elle, transportée de joie. Elle s'avance. Il la voit. Elle lui tend la main, il se lève, ils entrent dans le cabinet où le docteur les accueille avec la même bienveillance habituelle.

Ils parlent ensemble des résultats du traitement, il a bon espoir qu'un embryon s'accroche pour de bon d'ici peu, elle sourit, il a l'air distrait, mais répond à son sourire.

Lorsque le docteur annonce la phase de l'examen gynécologique, il s'éclipse en glissant un « Je t'attends dehors »,

et va instinctivement se poster devant la machine à café. Pourtant, il n'en prend pas, il n'introduit pas de pièce dans la fente, il semble plutôt se concentrer comme s'il allait faire sortir le gobelet par la simple force de la pensée. Vu de l'extérieur il a l'air assez bizarre, mais des gens bizarres dans les couloirs des hôpitaux il y en a beaucoup. Et puis il s'en fiche, au fond de lui, il sait que ce n'est pas un café qu'il espère faire apparaître, mais une femme de cette même couleur. C'est dur de se l'avouer, cependant il n'a qu'une envie, la revoir, là devant lui avec son sourire étincelant, c'est tout, ce n'est ni malhonnête ni adultère, il espère juste la voir pour enfin expulser ses mots qui sont restés enfouis l'autre fois. Il veut avec ses mots changer l'idée qu'elle a pu garder de lui, même si ce n'est pas bien important il y pense tous les jours depuis l'incident du café renversé.

Il ferme les yeux très forts pour la faire apparaître. Cela lui faciliterait nettement la tâche qu'elle surgisse d'un coup comme la première fois. Ça lui éviterait de devoir céder à la tentation de la chercher dans tous ces couloirs, car ça, ce serait nettement plus répréhensible d'un point de vue éthique. Alors il reste là sans bouger, sachant que le temps lui est compté. Il ouvre enfin les yeux, elle est là.

— Bonjour... Y a quelqu'un ? Tu dors debout ma parole ! Le docteur dit que mon utérus est parfait, et toi qu'est-ce que t'en penses ?

— Parfait, absolument parfait, répond-il l'air absent.

Ils quittent l'hôpital, elle en pleine gloire de sa perfection utérine, lui en pleine confusion et avec le sentiment de ne pas avoir trouvé ce qu'il était venu chercher. Ils traversent le long couloir et le défilé incessant de femmes en blouse blanche, mais toutes sont transparentes.

Aujourd'hui c'est son dernier rendez-vous, après ça, il faudra laisser le corps, le destin et la nature opérer. Durant tous ces mois, elle a fait preuve d'une patience dont elle ne se savait pas capable. Ce matin, en beurrant les tartines, elle se sent forte, elle contrôle la situation. Elle l'a même rejoint sous la douche par surprise, tout va pour le mieux. Il entre souriant dans la cuisine et il en ressort en l'embrassant sur le front.

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Mais oui...

À l'hôpital elle attend. Mais au lieu du docteur au crâne blanchi et à l'air bienveillant, elle est accueillie par un homme plus jeune, plus directif.

— Asseyez-vous.

Il dit que son docteur a eu un empêchement et que c'est lui qui s'occupera de la dernière consultation. Il examine son dossier d'un air vaguement agacé, puis il lâche un :

— Donc le traitement n'a pas marché !

— Pas encore, se risque-t-elle.